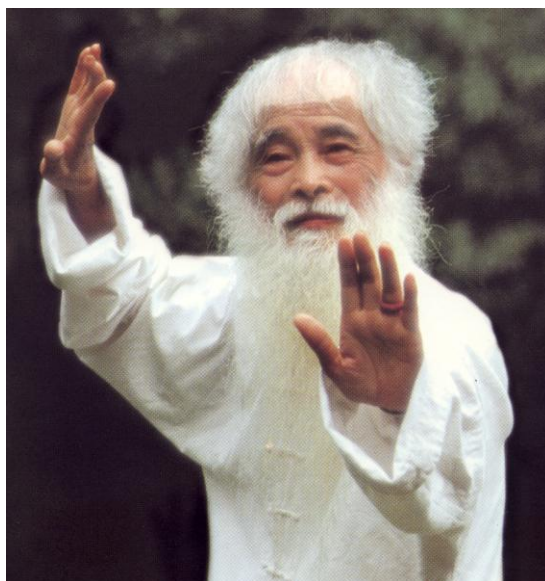


Le sourire du Tao



(photo Jean Paoli, 1994)

Note : Ces lignes reprennent, avec des modifications, un article que j'avais écrit pour le journal *Arts et Combats* en 1995. C'est un hommage que je souhaite rendre à feu Qian Genshan dont le sourire illumine la page d'accueil de ce site. Quelques temps après notre dernière rencontre à Shanghai en 1997, maître Qian, bouleversé par la disparition de sa femme, s'éteignit. N'ayant pas pris de disciple parce qu'il se considérait encore comme un étudiant, il emporta avec lui une pratique rapide et explosive du style Yang de Taiji quan qui était une source d'étonnement, même pour des adeptes chevronnés.

Alors que l'enchaînement Yang de Taiji quan est connu pour son exécution lente et ininterrompue, Qian Genshan exécutait la même séquence en cinq minutes dans un style rapide, ponctué de cris et de jaillissements de l'énergie (*fajing*). La démonstration paraissait d'autant plus éblouissante que ce pratiquant shanghaien approchait des quatre-vingts ans ! A le voir bondir et se déplacer avec vélocité, chacun de ses gestes exprimant une énergie hors du commun, on pouvait comprendre qu'au-delà de la finalité martiale, et comme l'écrivit jadis Wu Yuxiang, « le but de la pratique de la boxe est la longévité ».

Qian Genshan ressemblait à ces vieux sages qui peuplent l'imaginaire chinois. Avec son éternel sourire, celui-ci affichait une insouciance et une spontanéité qui ont marqué tous ceux qui eurent la chance de croiser sa route.

Une vocation tardive

Peu de jeunes gens paraissent aussi frais que ce vieillard minuscule. Sa barbe qui, autant que sa maîtrise du Wushu (arts martiaux chinois), contribuait à sa célébrité n'était pas seulement décorative : elle commémorait la disparition de l'un de ses maîtres en pleine tourmente de la Révolution culturelle. Symbole de longévité en Chine, cette pilosité témoignait ainsi chez

le maître Qian Genshan d'une détermination sans faille.

Né en 1921 dans une famille pauvre de la province du Jiangsu, Qian ne vint que sur le tard à la pratique de la boxe chinoise. Gardien de parc au début des années 1950, son état de santé était tel qu'il cumulait alors asthme, rhumatismes et ulcères à l'estomac ! Il dû son rétablissement à Sun Futang, un médecin traditionnel, spécialiste du Taiji quan de l'école Yang et musicien dont le titre de gloire fut d'avoir accompagné Mei Lanfang, la grande star de l'opéra de Pékin. Après trois années de pratique du Taiji quan, du *xingyi quan* (boxe de la forme et de la pensée) et du *bashi quan* (boxe des huit postures), Qian recouvra non seulement la santé, mais se découvrit encore un don et une passion pour l'étude du Wushu. Malgré des débuts tardifs, il parvint à un niveau qui ne se rencontre généralement que chez des experts formés dès la prime enfance. On mesure ici la volonté et les efforts déployés dans l'entraînement pour lequel, sans nul doute, Qian mit les bouchées doubles. Décidé à rattraper le temps perdu, ce dernier perfectionna par la suite son Taiji quan sous la direction de Xu Zhendao, un disciple de Chen Weiming (1888-1958), avant de se lancer dans l'étude des boxes *bagua* (huit trigrammes), *tongbi* (boxe basée sur l'imitation des attitudes du gibbon) et *mian quan* (boxe cotonneuse). Pratiquant complet, Qian Genshan s'est efforcé de développer autant l'aspect santé que la dextérité au combat ou, pour reprendre la terminologie traditionnelle, le *wen* (la sagesse) et le *wu* (le martial). L'importance accordée en Chine, et cela depuis la plus haute antiquité au *yangsheng* (littéralement "nourrir le principe vital"), mérite que l'on s'attarde sur ce thème. Ne serait-ce pas là que résidait le secret de longévité du maître Qian ?

Entre exercices de santé et combat

Très tôt en Chine, les pratiques de santé semblent avoir été liées aux arts martiaux. Ainsi, par exemple, cette relation entre le martial et le prophylactique apparaît dans les origines légendaires de la boxe de Shaolin. Dans son ouvrage *Méthode de boxe illustrée de Shaolin*, Zhu Hongshou prétend que Da Mo (Bodhidharma) aurait créé les 18 postures de Shaolin pour renforcer la condition physique de ses moines harassés par les longues séances de méditation (1). D'un point de vue historique, l'influence de la médecine chinoise sur le développement de certaines écoles de Wushu est indéniable. L'historien Gu Liuxin a montré que le Taiji quan de l'école Chen résultait de la synthèse de méthodes de combat à mains nues en vogue sous la dynastie Ming (1348-1644) avec la théorie médicale de la circulation des souffles (*qi*), comme l'illustre d'ailleurs ce propos de Chen Xin (1849-1929): « *La pratique du Taiji quan repose sur la compréhension de l'énergie enroulée en fil de soie (chansi jing). C'est par cette méthode que l'on parvient à mouvoir les souffles (qi)* » (2)... Autre exemple, à mi-chemin des théories médicales et métaphysiques, celui de la boxe *xingyi*. Celle-ci se fonde notamment sur le système des cinq éléments qui est à la base de son "poing des cinq éléments" (*wuxing quan*) où les techniques offensives et défensives sont mises en relation avec les différents viscères du corps : le "poing du métal" exerce les poumons, le "poing du

bois", le foie, etc. De même, la marche du *bagua zhang* est censée agir sur la circulation des souffles dans les membres inférieurs et la taille par le biais de la stimulation des principaux méridiens qui les traversent. Comme nous allons le voir, et au même titre que pour toute activité sportive que l'on souhaite mener à un certain niveau d'excellence, cette imbrication entre théorie et exercices physiques ne dispense pas de fournir des efforts, la règle d'or consistant à s'entraîner sans relâche. En effet, rien n'est possible sans cette activité quotidienne qui est le premier remède à la sédentarité, tout l'intérêt du Wushu étant d'offrir des méthodes d'entretien physique qui, à la différence de nombreux sports modernes, permettent une pratique souple et progressive sur le long terme.



Manger amer

La voie royale de la pratique du Wushu est l'enchaînement (*pan jiazi*). Celui-ci a pour fonction de former le corps du pratiquant par l'intégration des principes techniques spécifiques à son école. Notons qu'en Chine, on distingue cette préparation corporelle et énergétique (*ti*) de la préparation au combat (*yong*). La fonction de ces exercices chorégraphiques et stylistiques est de favoriser l'acquisition des "méthodes du corps" (*shenfa*) ainsi que le *wen* de la boxe, autrement dit ses dimensions énergétique et prophylactique, et non pas, comme l'imaginent certains, de développer l'habileté au combat, le *wu*... Cette dichotomie s'explique en partie par le mépris des lettrés confucéens pour les activités vulgaires telles que la boxe ou la lutte. Un préjugé qui a été renforcé au début du siècle par la pénétration en Chine des idées occidentales puis, après 1949, par une idéologie maoïste hostile aux pratiques "féodales". Tout cela explique sans doute l'importance accordée par de nombreux adeptes du Wushu à l'exercice de l'enchaînement au détriment d'un entraînement systématique au combat. Autres temps, autres mœurs...

Bien que le maître Qian n'ait jamais limité sa pratique du Wushu à cet aspect purement gymnique, il s'y consacra quotidiennement pendant plus d'une quarantaine d'années comme d'autres se consacrent à une forme

d'expression artistique. C'est ainsi qu'il développa une pratique remarquable des séquences du Taiji quan de l'école Yang, du *xingyi quan*, du *tongbi quan* et du *mian quan*. C'était là le fruit d'un entraînement acharné dont les chinois expriment la rigueur par l'expression "manger amer" (*chi ku*). Que l'on recherche la longévité ou l'efficacité, ce n'est qu'en acceptant une telle ascèse que l'adepte pourra, au bout de plusieurs années d'un régime draconien, retirer les bénéfices les plus complets de la pratique et découvrir enfin le "goût sucré" de celle-ci. Nous sommes loin de cette recherche du plaisir immédiat qui caractérise l'attitude consumériste. Sur ce point, le maître Qian était explicite, citant les vieux adages du Wushu à l'appui de son propos :

« L'adepte est comme un épargnant qui économise jour après jour le moindre sou. Au bout de plusieurs années, il aura ainsi amassé une véritable montagne d'or. Pour ma part, je m'entraîne trois heures par jour depuis quarante ans, qu'il vente, qu'il pleuve ou quelles que soient par ailleurs mes occupations. Dans la boxe chinoise on disait autrefois : Un jour d'entraînement, c'est un jour de progrès; un jour de relâchement, c'est dix jours de perdus. On disait également : La boxe s'étudie en trois ans et se perd en trois jours. Aujourd'hui, les mentalités ont changé, les jeunes pratiquent superficiellement et il est à craindre que d'ici une génération, le véritable gongfu (habileté) aura disparu. Il y a quelques années, dans le parc Fuxing de Shanghai, on pouvait voir pratiquer un expert d'une boxe très rare appelée shui quan (Boxe de l'homme endormi) entièrement basée sur le combat au sol. Cela n'avait rien à voir avec les culbutes du Wushu sportif qui privilégient la forme "fleurie", inapplicable en combat. Malheureusement, ce maître a disparu sans trouver de disciple à qui léguer son art. Un de mes grands regrets est de ne pas avoir pu étudier avec cet homme »...

L'homme véritable

Au cours de nombreux séjours en Chine, j'ai eu l'occasion de rencontrer des experts de tous bords qu'ils soient reconnus par les instances sportives ou non, médiatisés ou invisibles aux non initiés. Parmi tous ceux-ci, le maître Qian occupe une place spéciale dans mes souvenirs. Sa pratique du style Yang rapide était proprement stupéfiante. Il suffisait de voir ce petit bonhomme trépigner sur place en faisant résonner le sol puis bondir en poussant un cri féroce pour être immédiatement convaincu de son talent exceptionnel. Ce pratiquant émérite se distinguait en outre de la plupart de ses homologues par le fait qu'il ne cherchait pas à embellir sa réputation par des titres et des distinctions. Pour tout dire, il ne savait pas se définir autrement que comme un simple pratiquant... C'était un maître qui s'ignorait et qui allait jusqu'à s'étonner de l'intérêt que vous lui portiez! Et puis, il est rare de voir un expert s'enthousiasmer pour un autre enseignement tel Qian qui, lors de notre dernière rencontre, me parla avec enthousiasme de ce maître de *xingyi quan* dont il venait de rejoindre les disciples à l'âge de soixante-seize ans! Mais c'est peut-être cela qui caractérise la véritable

maîtrise : rester un perpétuel apprenti toujours en quête de la *belle ouvrage*. Dans le monde de simplicité du maître Qian, la pratique trouvait sa véritable dimension humaine, la plus précieuse... Egaré dans une mégalopole qui se déshumanise en éjectant les plus pauvres à sa périphérie, depositaire d'une pensée intégrante qui ne sépare pas l'homme de son milieu naturel et privilégie l'échange, il évoquait bien plus les sages ermites de la Chine ancienne que les experts patentés du Taiji quan ou du *qigong*. Artiste martial débonnaire, spécialiste modeste des recettes de longévité, Qian Genshan incarnait ce qu'il y a de meilleur dans l'art martial chinois. Nul doute qu'il s'apparentait à cet "homme véritable" évoqué par le philosophe Zhuangzi et dont le sourire est celui du Tao!

José Carmona

(1) Bodhidharma (6^e siècle après J.-C.) est le fondateur du bouddhisme *chan* (*zen*). Un mythe tardif en fait également le créateur de la boxe chinoise. L'ouvrage *Shaolin quanfa tushuo* a été publié à Shanghai en 1921 par un instructeur de Wushu qui enseignait alors dans une école féminine où étaient formées des monitrices de sport.

(2) Chen Xin, *Chenshi Taiji quan tushuo*.

www.shenjiying.com